

## Impossible retour au pays natal

*La disparition de la langue française*, d'Assia Djébar, Albin Michel, 296 p.

Ching Selao

Numéro 196, mai-juin 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19438ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Selao, C. (2004). Impossible retour au pays natal / *La disparition de la langue française*, d'Assia Djébar, Albin Michel, 296 p. *Spirale*, (196), 51–52.

# IMPOSSIBLE RETOUR AU PAYS NATAL

son enfance, voilà sans doute ce qui a motivé la narratrice — elle va dire presque à la fin de son histoire : « *Je regrette cette liberté d'interpréter les nuages avec elle [son amie Megan] depuis notre immense balancelle, et la liberté d'être un enfant quand le soleil se couche.* » Sur les trente-sept courts chapitres, les trente-quatre premiers se passent quand elle a dix ans, alors que son père vient de mourir; ce père, elle l'a trainé sur son dos pendant des années : « *j'étais toujours la fille triste dont le père était mort* ». Dans les trois derniers chapitres, elle dit rapidement ce qui est advenu de sa mère, de ses trois frères, d'elle-même. C'est bon d'entendre cette femme, à travers son regard de petite fille, raconter l'histoire d'amour de ses parents, la beauté sauvage de sa mère — « *Elle était tellement elle-même partout où elle allait qu'elle stupéfiait les gens* » — qui en veut à Dieu de lui avoir pris son mari si tôt, qui hésite à embrasser le plombier qui l'aime parce que son mari est toujours en elle.

Le titre anglais, *Our Father Who Art in the Tree*, est une façon économique de rendre Dieu présent, un peu comme le père l'avait fait une fois : « *À la plage, par une journée magnifique, il avait dit : « C'est ici qu'est Dieu. Il avait montré le déferlement des grosses vagues sombres devant lui et la lune qui se levait par-dessus les dunes.* » Le père au sommet d'un grand arbre tout près de la maison appelle Simone, sa fille; elle résiste puis se décide à monter et ils parlent ensemble. La mère incroyable monte à son tour; elle lui parle, lui reproche de les avoir abandonnés, l'embrasse. Puis l'arbre se met à grossir dangereusement, une branche envahit la chambre de la mère, l'empêchant de commencer un nouvel amour avec le plombier, il grossit tant qu'il est en train d'ébranler la maison — il faudrait l'abattre mais la mère met du temps à s'y résoudre.

La narratrice dit avoir souffert de longues années de l'absence de son père, de l'indépendance de sa mère : « *Je ne savais pas que tout ce que je voulais, tout ce dont j'avais besoin, c'était l'amour de mon père. Je ne savais pas pourquoi je ne le savais pas, pourquoi personne ne me le disait. [...] Je me rendis compte que je voulais quelque chose que je ne pouvais pas avoir. Une mère ne peut pas donner l'amour d'un père, ni l'inverse.* » Il y a parfois des choses toutes simples que personne ne nous dit, nous mettons des années à les trouver. Une de ces vérités simples : nos morts sont parfois des poids qui nous empêchent de vivre, il faut alors les brûler pour redevenir bien vivants, pour vivre comme ils auraient souhaité que nous le fassions s'ils n'étaient pas morts. Tarjei Vesaas et Judy Pascoe ont écrit leur roman pour brûler un mort qui empêchait la vie de refluer. Simone, adulte, en marchant entre les arbres qui bordent des deux côtés la rue où se trouve la nouvelle maison de sa mère, « *imagine parfois les morts dans chacun d'eux, qui passent d'arbre en arbre, qui jouent et rient, pleurent et gémissent, et bavardent comme une bande de cacatoès fous* ». À nous d'être aussi vivants que ces morts imaginés par la narratrice.

Philippe HAECK

## LA DISPARITION DE LA LANGUE FRANÇAISE d'Assia Djebar

Albin Michel, 296 p.

**S** I L'ŒUVRE d'Assia Djebar a surtout mis en scène des personnages féminins et privilégié les thèmes reliés au silence ou à la prise de parole des femmes algériennes, de leur rôle dans l'Histoire ou dans les histoires, c'est la voix d'un homme qu'elle fait entendre dans son dernier roman, *La disparition de la langue française* : voix d'un Algérien, Berkane, exilé depuis vingt ans en banlieue parisienne et sentant, à l'approche de la cinquantaine, le besoin de retourner « chez lui ». Djebar, auteure maghrébine francophone d'une notoriété qui n'est plus contestable, historienne de formation et professeure universitaire, offre ici un très beau livre où c'est l'écrivaine qui se laisse lire : roman d'un impossible retour au pays natal, de l'échec d'une tentative de reconquête du territoire de l'enfance, des lieux de mémoires que la distance et l'exil ont immortalisés.

### Le « chiffon »

*La disparition de la langue française* s'ouvre sur le « retour » de Berkane, « *l'expatrié qui ne se voyait pas revenir* », motivé par sa rupture avec Marise (ou Marlyse, selon son prénom d'actrice) et par un grand désir d'écrire, en français mais en terre algérienne : « *J'écris en langue française, moi qui me suis oublié moi-même, trop longtemps, en France.* » Ce besoin d'écrire, intimement lié à l'oubli, au refus d'oublier, plonge Berkane dans les souvenirs inoubliables de l'enfance, en particulier celui de la première manifestation nationaliste, alors qu'il a six ans et que son regard s'attarde sur le « *chiffon aux trois couleurs, avec du vert, du rouge et du blanc* ». À sa mère qui lui interdira de dire « chiffon », puisque c'est un drapeau, et le leur en l'occurrence, Berkane ne peut s'empêcher de rétorquer que « *ce drapeau, ce n'est pas le même que celui qui est à la porte de l'école!* »; réponse qui témoigne de la confusion de l'enfant qui ne comprend pas pourquoi il faut cacher ce drapeau — puisque c'est le « *nôtre* » —, ce morceau de tissu symbolique qu'il voit, pour la première fois de sa vie, lors de cette manifestation violente.

De questionnement en incompréhension, le petit Berkane, à partir de ce jour, n'oubliera plus les trois couleurs qui habitent le drapeau de l'Algérie. Malheureusement, cette impossibilité d'oublier, il devra la payer de sa naïveté et de sa fierté. À la demande de l'instituteur français qui ordonne aux jeunes écoliers de dessiner un bateau avec un drapeau sur le mât, Berkane se met ardemment à la tâche et, fier du résultat, hésite

à peine à répondre à l'interrogation de l'enseignant qui lui demande ce que c'est que « ça » : « *C'est mon drapeau, msieur!* » Pour l'instituteur français, furieux, ce drapeau, cette insulte à la République, à la France, mère patrie, est une faute impardonnable : « *De plus en plus furieux semble le maître. Il m'insulte, il crie de plus belle, il me traîne toujours par l'oreille et m'emmène, d'un trait, chez le directeur : — Petit voyou! Qui t'a montré ça? Il a pris mon dessin dans son autre main... Nous voilà chez le directeur. Le maître exhibe mon dessin, l'objet du crime. Je suis l'accusé.* » Cet incident, survenu quelques jours après la découverte du drapeau qui lui est refusé, demeure, pour Berkane, son « *premier souvenir d'école* ». Souvenir d'un « crime » puni par trois gifles retentissantes : une de l'instituteur, une autre du directeur et une troisième de son père, si violente que celles des deux autres s'apparentaient à des caresses.

La brutalité du père, devant le directeur pour qui il a soigné sa toilette et mis son « *costume de cérémonie* », mais qui est reçu avec mépris par ce dernier à cause de son « *accoutrement* » — terme que celui-ci ne se gêne pas d'employer ouvertement —, se veut un moyen d'obtenir l'approbation de ce Français. Puisque son garçon a insulté la France, lui, le père qui a combattu pendant cinq ans pour l'armée française et qui est le seul Arabe de tout le quartier à considérer l'école des Français comme sacrée, manifeste, par cette violence, son « amour » pour la mère patrie. Mais ce respect démesuré ne témoigne finalement que de l'impuissance d'un père colonisé qui, une fois chez lui, pose sur l'enfant un regard des plus doux, qui n'est pas dénué d'une certaine fierté : « *Mon petit, me dit-il en tête à tête, dans la chambre. Fais attention à partir de maintenant! Tu es mon véritable fils, puisque tu connais notre drapeau... Mais il faut être patient. Il arrivera, le moment où le drapeau flottera là, devant nous.* » Cet aveu du père marquera à jamais l'enfant qui ne comprend pas tout ce bruit autour d'un dessin de drapeau, mais qui savoure néanmoins l'émotion partagée par ce père habituellement si dur, si rude, qui s'exprime ici avec une douceur troublée que le garçon n'aura plus l'occasion d'entendre.

### La Casbah défigurée

Le retour de Berkane ne le ramène pas seulement à son premier souvenir d'école, qui coïncide avec le souvenir du père, mais lui rappelle avec une douleur aiguë une autre scène : scène

de la blessure originelle, « *vision obsédante* » de la prise, en 1830, de la cité dite l'Imprenable, du viol d'Alger. Tandis que plusieurs ont cru que l'indépendance allait refermer la blessure en rétablissant l'honneur de la ville, celle-ci a plutôt subi une lente dégradation funeste. Et pour Berkane, la Casbah « *souillée* », muée en « *aires d'abandon et de dénuement* », qui se présente à lui, contraste avec le monde idéal auquel il rêvait lors de son engagement précoce pour la « libération » du pays, alors qu'il n'était qu'un adolescent. « *[R] etour aride* », s'il en est, où il ne retrouve plus les lieux autrefois habités, les lieux de la vie foisonnante, grouillante d'une ville aux bruits et aux odeurs bigarrés. « *Des retrouvailles, irrémédiablement fissurées, partant à la dérive, comme un paquebot qui se pencherait juste avant de s'enfoncer. Comment ne pas tirer cette conclusion : ma Casbah, à force de délabrement consenti, de laisser-aller collectif, [...] m'est devenue désert du fait de son état de dépérissement misérable...* »

Dès lors, le « retour » s'avère être un détour vers le deuil de l'enfance perdue, des territoires de l'enfance défigurés, qui jette Berkane dans l'indicible, dans une impossibilité de dire, de trouver les mots justes pour traduire sa déception. C'est ainsi qu'il tente de décrire son deuil, dans une des lettres adressées à Marise, mais qui ne seront jamais envoyées à sa destinataire, comme si son impuissance face aux mots trahissait aussi l'impossibilité de transmettre sa douleur, de l'expulser hors de lui : « *Je plonge dans le silence, comme une veuve des temps anciens qui doit traverser quarante jours dans le noir ou dans la méditation et dans cette transition, livré à mon incapacité à dire le malaise de mes réactions, je tente, en t'écrivant, de trouver quelque parade!* » La réalisation de cette perte oblige

Berkane à s'interroger sur la notion de patrie, lui qui, grâce à une retraite anticipée, croyait pouvoir tranquillement écrire dans « son » pays, « chez lui ». Étranger en France, « touriste » en Algérie (il devient d'ailleurs une cible pour les voleurs des rues d'Alger), Berkane est forcé d'admettre que le *homeland* auquel il aspirait n'est qu'une illusion, un fantasme nourri par l'exil. La patrie, en somme, est peut-être, comme le suggère Mathilde dans *Le retour au désert* de Koltès — et pour qui le désert n'est pas l'Algérie mais la France et qui se sent partout étrangère —, « *l'endroit où l'on n'est pas* ».

## S'installer dans la langue

Si Berkane est confronté à la perte des lieux de son enfance, il retrouve toutefois, du moins dans l'amour, sa langue maternelle, cette langue jamais oubliée, sans doute inoubliable, en exil dans son corps pendant toutes ces années en France. Berkane aurait voulu partager avec Marise cette langue qu'il a toujours considérée comme celle de l'intimité, des étreintes, du mouvement corporel; langue de l'amour, à la fois sensuelle et pudique, qu'il retrouve avec Nadja, la « *visiteuse* », la « *passante* », avec qui il a une brève liaison à travers laquelle le désir et la jouissance sont autant de façons lui permettant de « *[s]'installer surtout dans la chaleur de son dialecte* ».

Pourtant, il y a une distance entre cette « *langue de proximité* » et l'arabe des fanatiques d'aujourd'hui et, malgré le titre que porte ce roman, il est peut-être davantage question, dans ce livre, de la disparition de la langue arabe que de la langue française, bien que celle-ci soit effectivement « *en défaillance* ». Comme le souligne Nadja à Berkane, l'arabe d'autrefois s'est transmué en langue de haine et de violence :

« — *Mais les autres, de l'autre côté, les fanatiques, as-tu senti leur fureur verbale, la haine dans leurs vociférations? Leur langue arabe, moi qui ai étudié l'arabe littéraire, celui de la poésie, celui de la Nahda et des romans contemporains, moi qui parle plusieurs dialectes des pays du Moyen-Orient où j'ai séjourné, je ne reconnais pas cet arabe d'ici. C'est une langue convulsive, dérangée, déviée! Ce parler n'a rien à voir avec la langue de ma grand-mère, avec ces mots tendres, ni avec l'amour chanté de Hasni El Blaoui, le chanteur vedette d'autrefois, à Oran.* » Berkane retrouve donc sa langue sans tout à fait la retrouver. Ce roman porte précisément sur les pertes, sur les disparitions, et celui qui est « *venu jusque-là pour déposer ces deux décennies d'exil* » sera finalement venu déposer son corps, son cadavre, dans une fosse quelque part sur une route de Kabylie...

À l'instar de ses territoires d'enfance, de ses langues maternelles, Berkane disparaît à son tour, comme si ces pertes avaient fait en sorte qu'il s'était, lui aussi, perdu en chemin. Le roman ne dévoile pas les motifs exacts de sa disparition : Berkane a-t-il été victime d'une chasse aux intellectuels francophones ou a-t-il été assassiné par erreur? On ne saurait dire, il disparaît, tout simplement, sans laisser de traces. Mais Marise, se demandant si la langue française disparaîtra « *là-bas* », en Algérie, conclut que c'est à cause de sa langue française que Berkane a disparu, lui qui, justement, voulait écrire en français, là-bas. De ce livre sur les disparitions, quelque chose cependant subsiste : des mots, une langue, malgré tout, celle de Djébar qui nous accueille, nous installe dans la chaleur d'une écriture magnifique qui ne disparaît pas une fois la lecture terminée.

CHING SELAO



Claudine Cotton, *Une vraie famille doit faire son lit, petit à petit*, 2001, dans le cadre de l'événement *Émergence 2001 : La Famille*, dans les rues du Quartier St-Roch de Québec, une manœuvre poétique sur l'appropriation et le lien. Photo : Anonyme, Jacinthe Lessard.